



HAL
open science

Le communisme multiple : les visions des générations

Antony Todorov

► **To cite this version:**

Antony Todorov. Le communisme multiple : les visions des générations. Cahiers du CEFRES, 2001, Mémoires du communisme en Europe centrale, 26, pp.103-120. halshs-01161956

HAL Id: halshs-01161956

<https://shs.hal.science/halshs-01161956>

Submitted on 9 Jun 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Cahiers du CEFRES

N° 26, Mémoires du communisme en Europe centrale

Georges Mink (Dir.)

Marie-Claire Lavabre, Françoise Mayer, Antoine Marès (Ed.)

Antony TODOROV

Le communisme multiple : les visions des générations

Référence électronique / electronic reference :

Antony Todorov, « Le communisme multiple : les visions des générations », Cahiers du CEFRES. N° 26, Mémoires du communisme en Europe centrale (ed. Marie-Claire Lavabre, Françoise Mayer, Antoine Marès).

Mis en ligne en / published on : avril 2010 / april 2010

URL : http://www.cefres.cz/pdf/c26f/todorov_2001_communisme_visions_generations.pdf

Editeur / publisher : CEFRES USR 3138 CNRS-MAEE

<http://www.cefres.cz>

Ce document a été généré par l'éditeur.

© CEFRES USR 3138 CNRS-MAEE



Le communisme multiple : les visions des générations

Antony Todorov (Institut des valeurs et des structures sociales, Sofia)

Une série d'études sur le communisme en Bulgarie illustre une large palette d'attitudes sur l'histoire récente. Tout d'abord les analystes (sociologues et politologues) constatent dans les enquêtes d'opinion que les attitudes négatives ou positives sur la période communiste changent suivant l'âge. Les enquêtés les plus âgés sont d'habitude moins hostiles au communisme et beaucoup plus enclins que les autres à juger l'époque du socialisme comme une réussite. De l'autre côté, les plus jeunes se montrent beaucoup plus critiques envers le communisme, le jugent beaucoup plus sévèrement et sont moins enclins à trouver des éléments positifs dans la période antérieure à 1989. Ces observations, faites simultanément dans plusieurs pays de l'Europe centrale et orientale, conduisent à l'élaboration d'une théorie influente de la transition post-communiste, qui définit l'époque communiste comme "l'Ancien régime", dont les soutiens restent essentiellement parmi les couches sociales ou bien les plus aisées, ou bien les plus âgées, donc les plus conservatrices culturellement et politiquement. Au contraire, les générations plus jeunes, qui sont supposées être plus libérales et plus ouvertes à la modernité, s'opposent plus logiquement au communisme, à tout ce qui est censé être rétrograde et conservateur. Ce schéma explicatif avait évidemment un côté fort – il est simple et concentre toute la problématique du communisme sur le terrain de la modernisation et de la modernité. Mais aussi parce qu'il met l'accent sur l'axe "acceptation du changement – refus du changement", un axe majeur qui différencie les classes d'âges, comme l'ont bien montré les recherches d'Annick Percheron sur la socialisation politique¹.

D'autre part, cette différenciation des jugements sur le communisme liée à l'âge peut être vue par rapport au conflit entre deux versions du communisme qui s'affrontent au cours de la transition post-communiste – celle du récit officiel du régime communiste et celle de l'opposition anticommuniste. C'est qu'en effet le "communisme raconté" – les récits sur le communisme, lesquels, dès le début de la transition post-communiste, travaillent les esprits, manipulent les mémoires, influencent les manuels scolaires, forment enfin un univers explicatif - ne donne pas beaucoup de place aux théories dites "intermédiaires", qui essaient de définir le communisme simplement comme une stratégie de modernisation forcée. Le "communisme raconté" établit un espace discursif qui domine les débats et qui, dans la plupart des cas, ne correspond pas au "communisme vécu", cette expérience individuelle et collective des gens durant la période communiste. Il ne correspond pas non plus au "communisme actuel" – tel qu'il existe dans les sociétés post-communistes comme parti(s) politique(s), comme mentalités collectives ou simplement comme traces dans les débats idéologiques.

Cette dichotomie des récits sur le communisme reflète la différence évidente entre les expériences des victimes et des gagnants du communisme. Le récit anticommuniste dans les conditions des pays post-communistes est aussi le récit de l'expérience de ceux qui ont perdu leur statut social, leurs biens, leurs capitaux culturels pendant le communisme. Au contraire, le récit du communisme officiel s'inscrit dans une vision de modernisation où tout le monde (ou au moins la plupart) est gagnant – en statut, en éducation, en promotion professionnelle.

Ces deux visions contradictoires sont des visions élaborées *a posteriori*, dans les conditions du débat post-communiste qui légitime, dans les pays de l'Europe centrale et

¹ Cf. A. Percheron *La socialisation politique*.- Paris, Armand Colin, 1993 (textes réunis par Nonna Mayer et Anne Muxel).

orientale, une démarche critique envers le régime communiste. En effet la dichotomie se joue autour des partisans et des adversaires du communisme. Ces visions ont un rôle purement idéologique, jouant pour légitimer les nouveaux acteurs politiques – anticommunistes et héritiers des anciens PC.

Mais ces visions *a posteriori* ne correspondent pas nécessairement aux visions mémorisées du communisme, telles que les reflètent les expériences individuelles et collectives de l'époque communiste.

Je mentionnerai ici les résultats d'une étude empirique réalisée en Bulgarie en 1999 par BBSS Gallup International et V&S Institute dans le cadre de l'étude comparée sur la transition à la démocratie (Consolidation of Democracy in Central/Eastern Europe), aussi bien que des études sur la mémoire du communisme réalisées en 1998-2000 par l'équipe du V&S Institute.

Questions méthodologiques

L'opposition entre pro-communisme et anti-communisme se présente dès le début de la transition comme une opposition entre générations : les vieux choisissent le communisme (même s'ils en sont déjà déçus), alors que les jeunes choisissent le libéralisme démocratique comme antithèse du communisme. Au début de la transition, plusieurs études empiriques étayèrent cette conclusion : le changement apparaissait comme une rénovation radicale, et les jeunes générations l'acceptaient comme la réalisation de leurs intérêts profonds. Évidemment cette acceptation du changement dépend de plusieurs autres facteurs : l'éducation, les affiliations politiques, le statut professionnel. L'étude sur la transition de 1999 permet de dire que l'axe axiologique qui sépare les opinions au sujet du communisme a deux centres sociaux : d'une part les jeunes universitaires, d'autre part les retraités avec une éducation primaire. Cet axe peut être interprété comme l'axe de la modernisation – la transition post-communiste conçue comme une transition tardive à la modernité, ou bien perçue comme telle.

Mais cet axe fort de la répartition des opinions est approximatif et ne permet pas d'expliquer les nuances, notamment la répartition des attitudes envers le communisme parmi les universitaires ou les catégories les plus éduquées. Des études plus précises montrent une image plus détaillée, qui nous incite à ne pas nous satisfaire de la simple identification du pro- et de l'anti-communisme avec la dichotomie modernes-anciens. En effet, le communisme vécu existe sous la forme de visions mémorisées, qui ne dépendent pas nécessairement des affiliations partisans actuelles. Dans un ouvrage de 1992 intitulé *Le système socialiste. Économie politique du communisme*, János Kornai note que "la majorité de la population des pays qui ont entrepris la transition post-socialiste est profondément déçue du système socialiste. Ces gens ont un sentiment négatif envers le système, beaucoup le méprisent. Ce propos contredit l'observation que des parties considérables de la population continuent de respecter les valeurs morales – attributs de l'idée de la "société meilleure" – qu'elles avaient été éduquées à considérer comme valeurs socialistes".² Kornai souligne que le respect de ces valeurs est plus propre aux gens âgés qu'aux jeunes.

Les études réalisées en Bulgarie en 1999 dans le cadre de la recherche comparée "Consolidation of Democracy in Central/Eastern Europe" montrent que la corrélation entre l'âge et le rejet du communisme n'est pas linéaire. Interrogés au sujet de leur opinion sur le communisme, les enquêtés qui se montrent les plus hostiles à l'ancien régime prédominant dans le groupe des 51 à 60 ans, ainsi que parmi les plus jeunes – moins de 30 ans. Cette

² J. Kornai : *The Socialist System. Political Economy of Communism.* - Oxford, Oxford University Press, 1992. Edition bulgare – 1996, p.528-529.

hostilité diminue sensiblement chez les plus âgés (60 ans et plus), ainsi que parmi le groupe de 30 à 40 ans.³ Même si la proportion des sondés qui qualifie le communisme de système plutôt bon reste très faible, la répartition de ces réponses dans les différentes classes d'âge est très intéressante. Cette proportion diminue de 13 % chez les plus âgés (60 ans et plus) à 2 % chez les trentenaires, mais augmente légèrement chez les plus jeunes (moins de 30 ans). Ici nous constatons, et l'exemple ci-dessus n'en est qu'une illustration, "l'absence de relation simple et linéaire entre âge et politique, et ce, même s'il existe de grands déplacements d'opinion liés à la succession des âges", comme le notent Nonna Meyer et Anne Muxel dans leur préface au recueil de textes d'Annick Percheron sur la socialisation politique.⁴ La perception du communisme n'échappe pas aux autres aspects de la perception de la politique en général. Mais en même temps "à ces effets, qui tiennent moins au vieillissement biologique qu'à l'évolution des rôles et des statuts sociaux au long du cycle de vie, s'ajoutent ceux du contexte historique. Toute socialisation est datée. En fonction de leur année de naissance, les individus appartiennent à des générations différentes, marquées par des expériences communes".⁵

Cette expérience unique modèle fortement la perception du régime communiste, quelques années seulement après sa chute. Elle se confronte au contexte actuel, fondé plus ou moins sur un consensus implicite anti-communiste. Le degré d'acceptation de ce consensus par chacun des individus diminue ou, au contraire, amplifie l'influence de sa propre expérience pendant le communisme sur les jugements portés aujourd'hui sur le phénomène. Plus on accepte le point de vue dominant d'aujourd'hui, plus on est tenté de ne pas faire émerger sa propre mémoire, plus on se soumet aux explications dominantes. Il est vrai que pour la plupart des enquêtés le régime communiste est un mal, mais pas au même degré pour les différentes classes d'âge.

Les générations du communisme

L'étude confirme que les générations ont des visions et des expériences fort différentes du communisme, pour ne pas dire que, suivant son âge, l'individu a vécu en effet un communisme différent de celui de ses parents ou ses enfants.

Pour essayer de voir plus précisément la relation entre l'expérience d'une génération et sa vision du communisme (son "communisme vécu"), nous avons défini les séquences d'âge entre les générations en Bulgarie en fonction de l'impact des grands événements politiques et sociaux sur les perceptions des individus. Évidemment, cette approche implique l'acceptation d'une certaine dynamique politico-sociale de la société communiste, du moins suffisamment ample pour pouvoir influencer les mentalités et les comportements. Cette optique est contraire à une vision figée du communisme comme société totalitaire qui change peu au cours des années et dont le seul bouleversement essentiel est la chute du Mur de Berlin, donc son effondrement.

La dynamique propre des sociétés communistes et les changements successifs des statuts sociaux de millions de citoyens des pays de l'Est constituent la source de ces visions différentes du communisme que les études récentes mettent en lumière. La définition des générations en fonction de la logique socio-politique des sociétés ex-communistes est une recherche du lien entre la dynamique politique et le processus de socialisation politique des

³ Tous les résultats de cette étude comparée sont disponibles au Wissenschaftszentrum Berlin (prof. Hans-Dieter Klingemann), ainsi que dans les archives du Values and Structures Institute à Sofia (vsi@gallup-bbss.com) pour la partie bulgare.

⁴ A. Percheron : *La socialisation politique*, Armand Colin, Paris, 1993, p. 9.

⁵ Ibidem.

différentes générations. Il s'agit d'identifier les changements du système communiste susceptibles d'avoir des répercussions importantes sur les visions sociales.

Dans l'histoire de la Bulgarie, ces repères coïncident avec des événements communs à tous les pays de l'Europe centrale et orientale :

- 1944-1948 : l'établissement du communisme et l'apogée du stalinisme;
- 1953-1956 : le début de la destalinisation;
- 1968-1971 : le début du "socialisme réel";
- 1984-1985 : la *perestroïka* soviétique;
- 1989-1990 : le post-communisme.

Ces dates définissent six générations, dont les expériences politiques diffèrent fortement. Le communisme qu'ont connu les plus âgés n'est pas le communisme vécu par les jeunes de 30 ans; les premiers ont traversé les années staliniennes, leur enthousiasme flamboyant et répression arbitraire ; les seconds ne connaissent que le communisme gorbatchevien, avec ses discussions et ses révérences envers les dissidents. Il est vrai que les visions du communisme ne sont pas uniquement le résultat d'une expérience purement individuelle – les attitudes et les opinions se transmettent aussi par la socialisation familiale. Les souvenirs de l'époque stalinienne des plus âgés peuvent être transmis comme expérience aux générations plus jeunes. Mais les études de ces 10-15 dernières années, entamées déjà pendant la *perestroïka*, montrent que l'expérience difficile (par exemple des gens qui avaient subi la répression et avaient été emprisonnés dans les camps de travail forcé) n'était pas partagée, dans beaucoup de cas, avec les descendants afin de ne pas perturber leur existence et les laisser en quelque sorte à l'abri des conséquences négatives d'une telle expérience.

Notre hypothèse est que toute personne qui n'a pas été persécutée pendant le communisme en conserve la vision de son adolescence et du début de sa jeunesse toute sa vie, en dominant en quelque sorte les impressions et les expériences postérieures. On peut dire, sur un ton moins sérieux, que la situation ressemble au premier amour. Par ailleurs, les recherches électorales ont montré l'importance majeure du premier vote émis dans la vie pour les comportements politiques et notamment électoraux de l'individu. Tout individu est sensé revenir sur son premier choix politique. Pour beaucoup de gens, les changements radicaux de 1989-1990 mettent encore plus en valeur leur vision antérieure du communisme, élaborée pendant leur jeunesse. Ce phénomène fut défini comme "nostalgie post-communiste" par des observateurs et des théoriciens de la transition, surtout quand il s'agissait de visions positives du communisme. En effet, ce n'est pas tout à fait de la nostalgie pour le communisme, mais plutôt pour la jeunesse.

Nous avons repéré six générations relativement distinctes en fonction de leur arrivée à l'âge "conscient" à la veille d'un changement socio-politique de grande importance.

- La génération "bourgeoise" est celle qui connaissait l'avant-communisme et s'est socialisée avant la fin de la Seconde Guerre mondiale (des gens nés avant 1929-1930, ce qui représente 11-12 % de la population âgée).
- La génération "stalinienne" est celle qui a connu le communisme stalinien avant 1956 (née entre 1929 et 1940). Cette génération représente 15-16 % de la population âgée de plus de 15 ans en Bulgarie.
- La génération "post-stalinienne" est celle qui fut témoin de la déstalinisation khrouchtchevienne de 1953-1957 (née entre 1941 et 1951, 20-22 % de la population adulte).
- La génération du "socialisme réel" est celle qui vécut la "normalisation" brejnevienne et l'apogée du communisme comme système mondial après le "Printemps de Prague" de 1968 (née entre 1952 et 1968, 30-31 % de la population adulte).

- La génération de la perestroïka est celle qui entra dans la vie consciente avec l'avènement de Gorbatchev en 1985 (née entre 1969 et 1973, 12-13 % de la population adulte).
- La génération "démocratique" ou post-communiste avait 15-16 ans en 1989-1990 (née après 1973, 8-9 % de la population adulte).

Les visions du communisme

Les études empiriques permettent de voir les différentes perceptions du passé communiste en fonction des générations. Une échelle d'évaluation générale du régime communiste est présentée aux enquêtés, comportant 5 degrés : (1) très mauvais, (2) mauvais, (3) ni mauvais, ni bon, (4) bon, (5) très bon. Dans toutes les tranches d'âge la dominante statistique est "mauvais" comme jugement général sur le communisme. Dans les groupes des générations du "socialisme réel" et de la *perestroïka* le pourcentage des interrogés qui partagent cette opinion atteint 42-43 %. Dans les autres générations, y compris celle du post-communisme, ce pourcentage est moins élevé (de 27 à 33 %). L'option "très mauvais" pour juger le communisme est la plus importante dans le groupe de la génération post-stalinienne (17 %) ainsi que de celle du post-communisme (15 %). Les jugements positifs sont partagés par 13 % et 3 % selon les différentes classe d'âge : ils diminuent avec l'âge, ce qui paraît être dans la norme attendue. Mais pourtant la proportion des jugements positifs dans le groupe de la génération de la *perestroïka* augmente légèrement.

Ces résultats montrent que le schéma d'explication qui insiste sur la relation entre l'âge, la sensibilité au changement et à la modernité, et le jugement sur le régime communiste n'est pas suffisante pour expliquer la diversité des distributions : pourquoi la génération de la démocratie est-elle moins critique envers le communisme que la génération du "socialisme réel", pourquoi la génération "stalinienne" est moins critique que la génération de la *perestroïka* etc. ?

Le tableau suivant donne la répartition des réponses à la question concernant le jugement sur le communisme :

Tableau 1

Attitude envers le communisme (en % des lignes)					
Génération	Très mauvais	Mauvais	Ni bon, ni mauvais	Bon	Très bon
bourgeoise	9,2	29,3	19,3	19,3	13,4
stalinienne	6,8	27,8	23,3	23,3	10,8
Post-Staline	16,8	27,6	18,2	24,8	6,5
socialisme réel	9,7	42,1	23,6	17,6	3,1
perestroïka	13,5	42,6	14,9	17	4,3
démocratie	15,4	32,7	25	12,5	1,9

Le même tableau recalculé en moyenne sur une échelle axiologique de 5 points, où 1 signifie "très mal" et 5 signifie "très bon", donne le classement suivant des générations dans une échelle ascendante :

Tableau 2

Génération	Classe (moyenne)
démocratie	2,15
perestroïka	2,33
socialisme réel	2,51
post-Staline	2,58
bourgeoise	2,70
stalinienne	2,80

Il est évident que ce classement ne correspond pas au simple classement d'âge, au moins parce que la génération "stalinienne" donne en général une "note" plus élevée au communisme que la génération "bourgeoise". D'autre part, l'hypothèse générale de la diminution du niveau du rejet du communisme avec l'âge se confirme, mais sans vraiment entrer dans les détails.

D'autres études du projet du *Values and Structures Institute* intitulé "Archives de la mémoire populaire" nous ont permis de repérer les visions différentes du communisme de ces six générations. À partir de l'étude des journaux intimes d'une quarantaine de personnes ayant vécu pendant l'époque du socialisme, nous avons constaté que les visions du communisme sont assez diverses et apparaissent au chercheur comme une cadence d'au moins six images.

Pour la **génération "bourgeoise"**, l'avènement du communisme est un bouleversement profond, un changement radical. Pour cette génération, le communisme apparaît tout à la fois comme inévitable et irrésistible. Il est intéressant de voir aussi à ce sujet les témoignages des personnes qui s'opposèrent politiquement au régime : après avoir subi des répressions, elles reprennent une activité professionnelle sans avoir envie de reprendre une activité politique, du moins avant 1989. Cette génération est assez divisée dans ses jugements sur le communisme : aujourd'hui, il est considéré comme un mauvais système, mais pas de façon exagérée. Le communisme est vu aussi comme un modèle de modernisation, le régime apportant des nouveautés inconnues à l'époque précédente : électricité dans les villages, industries de grande taille, retraites pour tout le monde, médecine accessible etc. La proportion de ceux qui jugent positivement le communisme dans cette génération est la plus grande par rapport aux autres générations.

La génération "stalinienne" se heurte à un communisme différent – un communisme triomphant, construisant et détruisant la vie. Le communisme de la police secrète, des camps de travail forcé, de la fermeture des frontières et du combat contre l'impérialisme mondial, mais aussi du grand chantier industriel, de la collectivisation agricole, des universités ouvrières et de l'alphabétisation de masse. Dans cette génération, la proportion de ceux qui jugent le système communiste "très mauvais" est la plus petite par rapport aux autres générations. Cette génération, à la différence de la précédente, ne peut pas faire de comparaisons entre son expérience avant et après l'instauration du communisme. Elle a vu l'histoire communiste après, y compris l'adoucissement du régime pendant les années 1960 et 1970. Les jugements positifs (système "bon" ou "très bon") sont partagés par plus de 33 % - la plus forte proportion par rapport aux autres générations. C'est aussi la génération qui a été témoin de 1956, de la déstalinisation, de toutes les transformations du communisme ; elle a ainsi, comme la génération précédente, la vision d'un "communisme changeant". C'est aussi la génération qui, globalement, juge plus positivement le communisme que les autres générations (voir le tableau 2 ci-dessus).

La génération post-stalinienne connaît un communisme qui change, qui dénie même ses propres références, qui critique "le culte de la personnalité", qui démolit les statues de Staline, mais qui destitue aussi ceux qui critiquent Staline. C'est la génération pour laquelle il

n’y a plus de repères stables – tout est susceptible d’être démenti, y compris la Grande promesse de Khrouchtchev de 1962. Cette génération voit la répression de la révolte hongroise de 1956, l’interruption du Printemps de Prague en 1968, la guerre en Afghanistan de 1979 à 1989... Elle voit aussi le vol de Gagarine, la révolution de Cuba, les accords d’Helsinki. C’est la génération la plus divisée dans ses jugements sur le communisme : 20 % considèrent le régime comme ayant été bon, 23 % comme mauvais. C’est aussi la génération où la proportion de ceux qui attestent que le communisme était le plus mauvais des régimes politiques, est la plus grande par rapport aux autres générations. Les gens ayant appris et perçu le communisme entre 1956 et 1968 comme première expérience politique voient le régime se transformer et s’autocritiquer, lui-même source de doutes sur la perfection du P.C. tout puissant.

La génération la plus nombreuse – celle du “**socialisme réel**”⁶ – connaît le communisme de l’après-1968 jusqu’à la *perestroïka* de Gorbatchev. Pour cette génération, le stalinisme et la déstalinisation relèvent de l’histoire et ne font pas partie de son expérience personnelle. Elle juge le communisme en tant que société stabilisée, et donc sur ses critères propres. C’est une époque où les autorités ne pouvaient plus excuser leurs erreurs par une situation extraordinaire de révolution, de guerre civile, de guerre avec l’impérialisme mondial etc. C’est l’époque du communisme “normalisé”, sans graves ruptures, mais aussi avec des différences nationales plus marquées qu’avant. Le pouvoir est bien plus souple, la répression pas tellement évidente. Une société où s’établit un consensus pro-gouvernemental. Mais c’est précisément cette génération qui juge le communisme à partir des promesses non-tenues. Plus de 43 % de cette catégorie le considèrent comme une “mauvaise” société, pourtant pas “très mauvaise” (à peine 10 %). À la différence de la génération post-stalinienne, qui juge le communisme inconséquent et instable, la génération du “socialisme réel” le juge inefficace et mensonger. Cette génération, par rapport aux générations ayant connu l’expérience communiste, se caractérise par le taux minimal de ceux qui considèrent la société communiste comme “très bonne” (à peine 3 %).

Peu nombreuse est **la génération de la perestroïka** – celle qui connaît le communisme en état de mutation profonde. Entre 1985 et 1990, ce n’est qu’un communisme décadent qui se décompose, qui met tous ses fondements en question et qui produit les forces qui vont le renverser. Tout est délégitimé dans le grand débat idéologique de la *glasnost*.⁷ Le doute sur le communisme se généralise, ce dernier perd sa pertinence, il est en train de devenir le passé. La génération de la *perestroïka* voit aussi ce processus de passage du communisme dans le passé, à la différence des générations précédentes pour lesquelles leur première rencontre avec le communisme était la rencontre avec un futur promis. Mais à la différence spécifique de la génération du “socialisme réel”, la génération de la *perestroïka* est un peu plus divisée dans ses jugements : elle est moins neutre et se divise plus clairement dans le rapport de deux pour un en faveur du rejet du communisme. Pourtant, on y trouve une proportion légèrement plus élevée de gens qui trouvent que le communisme était un société “très bonne” (voir le tableau ci-dessus). N’est-ce pas parce que la *perestroïka* donnait l’image d’un communisme délibératif et relativement démocratique ?

Les visions de **la génération du post-communisme** donnent une idée de l’image du communisme dans la société post-communiste. Cette génération n’a aucune expérience du communisme, excepté, peut-être, un bref passage pendant l’adolescence dans les Jeunesses communistes. Pour cette génération, le communisme est un fait historique, il n’existe que sous la forme racontée – par les parents, par les manuels d’histoire d’aujourd’hui, par les médias.

⁶ Le terme apparaît à la fin des années 1960 pour dénommer le communisme d’État en U.R.S.S. et en Europe de l’Est, en opposition aux critiques formulées par les P.C. occidentaux en 1968, qui, eux, n’avaient qu’un projet de socialisme (donc idéal).

⁷ On peut traduire ce mot russe par “transparence”.

Même si ce groupe est le plus critique par rapport aux autres générations (le consensus post-communiste est anti-communiste), il est aussi le plus neutre : le taux le plus élevé de réponses “ni mauvais, ni bon” se trouve dans cette catégorie. Parmi les universitaires, ces particularités des générations sont plus marquées, comme si elles étaient amplifiées par l’éducation.

Tableau 3

Attitude envers le communisme des universitaires (en % des lignes)					
Génération	Très mauvais	Mauvais	Ni bon, ni mauvais	Bon	Très bon
bourgeoise	25,0	25,0	37,5	12,5	0
stalinienne	8,3	37,5	25,0	16,7	12,5
post-Staline	19,5	29,3	14,6	29,3	2,4
socialisme réel	10,7	52,0	26,7	9,3	0
perestroïka	12,5	46,9	12,5	15,6	3,1
démocratie	14,3	42,9	14,3	14,3	0

La génération “bourgeoise” des universitaires est plus “neutre” envers le communisme, alors que la génération “stalinienne” considère plutôt le communisme comme “mauvais”. On y voit beaucoup plus clairement que la génération du post-stalinisme est partagée entre les jugements positifs et les jugements négatifs. Il est aussi à noter que la génération du “socialisme réel” est plus critique envers le communisme que les générations postérieures.

Tableau 4.

Génération	Classe (moyenne)
démocratie	2,00
perestroïka	2,22
socialisme réel	2,32
bourgeoise	2,38
post-Staline	2,51
stalinienne	2,88

Si l'on compare ce tableau avec le tableau 2, on s’aperçoit tout de suite d’une différence : les universitaires de l’époque post-stalinienne sont plus critiques que les universitaires de la génération “bourgeoise” alors que c’est le contraire dans l’échantillon général. Mais cela n’est que l’amplification de la constatation déjà faite que la génération post-stalinienne a toutes les raisons d’être très critique au sujet du communisme.

Pour conclure, il faut dire que le communisme post-communiste existe sous plusieurs aspects ou hypostases dans les mémoires des diverses générations. Cela peut être illustré par une autre question posée dans l’étude sur la consolidation de la démocratie de 1999 ; elle était formulée ainsi : “Êtes-vous d’accord avec l’affirmation que le communisme était une bonne idée, mais qui était mal réalisée ?”. Le tableau ci-dessous donne la répartition des réponses en fonction des générations :

Tableau 5

Génération	D'accord	Pas d'accord	Hésite	Ne sais pas	SR
bourgeoise	45,4	12,4	6,3	28,4	7,5
Stalinienne	46,0	18,6	7,6	24,5	3,3
post-Staline	49,1	17,6	10,0	21,6	1,7
socialisme réel	42,9	22,1	11,1	18,0	5,9
perestroïka	31,3	24,3	10,7	25,9	7,8

démocratie	24,9	16,1	10,5	41,7	6,7
TOTAL	41,9	19,3	9,7	23,9	5,1

Ce tableau nous fournit d'autres éléments de réflexion. On voit plus nettement que la génération post-stalinienne accepte beaucoup plus que les autres le communisme idéologique – sa critique était en effet dirigée contre la pratique (les répressions, le culte de la personnalité etc.). Les moins d'accord avec cette affirmation se trouvent parmi la génération de la *perestroïka*. Et pour de bonnes raisons – c'est le moment d'ardentes discussions sur ce sujet et nombre d'intellectuels commençaient à critiquer l'idée même du communisme comme mauvaise. Il est évident aussi que la plus jeune génération – celle de la démocratie – choisit largement la réponse "ne sais pas", ce qui est logique pour une génération sans expérience personnelle du communisme.

Il est bon de se poser encore une fois la question de savoir si une vision dominante du communisme existe en Bulgarie, et d'ailleurs dans les pays ex-communistes. Dans ce texte, le cas bulgare a été retenu pour réfléchir sur des questions plus générales, qui se rapportent aux autres pays de l'Europe centrale et orientale. Actuellement, ces différentes visions ne se traduisent pas par des stratégies différentes de construction de l'histoire du communisme. Cette histoire reste jusqu'à présent dans l'esprit d'un consensus anti-communiste du post-communisme. Mais ce qui est intéressant à observer, c'est que plus on s'éloigne de l'époque communiste plus les générations deviennent neutres ou même positives envers ce passé révolu. Ce processus naturel, observé aussi dans d'autres pays et dans d'autres circonstances, ne veut pas dire que nous assistions à une réhabilitation tacite ou rampante du régime communiste. Il s'agit plutôt de l'émergence de nouvelles questions sociales, qui, en fait, écartent le débat sur le communisme en mettant en avant des problèmes dont les solutions font penser à la reconstruction de l'idée d'un projet social progressiste. Le communisme est mort, mais pas les questions que son apparition a soulevées.